

CINÉMA



L'ENSORCELEUSE

Olivia de Havilland est danseuse de cabaret, soumise à des hommages de ses admirateurs, à une chère maîtresse pour maintenir sa ligne svelte, aux soirées tardives et aux toasts portés au champagne. Au demeurant attirante et saine, avec de grands yeux clairs et une chevelure indisciplinée.

Henry Linden s'en éprend avec un sentiment assez puissant et exclusif pour la demander en mariage. Il l'aime. Elle l'aime bien et accepte de devenir M^{lle} Linden, parce qu'elle est lasse de sa vie factice et nocturne, mais non sans avoir soulevé de justes objections.

— Suis-je bien, mon cher, l'épouse qu'il vous faut, à vous, gentilhomme campagnard rangé, calme, appartenant à un milieu que je sens confit de principes ?

Le jeune ménage s'installe dans la demeure familiale de Linden. Olivia se heurte souvent à la froide politesse vite transformée en agressive antipathie d'Hanna, restée fille, qui éprouve à l'égard de ses frères une affection entière.

Le second, David, marié à son amie d'enfance, Judy, n'excite pas sa jalousie. Judy est toute amour pour David, mais David n'en reste pas moins froid, égoïste et fermé.

Olivia cristallise toute sa rancœur : son époux l'adore et la défend, David ne tarde pas à en faire autant, Judy lui a pardonné d'avance.

Les Henry Linden ont décidé d'habiter seuls. Le soir de l'inauguration de leur villa, Hanna y met le feu et Judy, qui a conseillé à sa belle-sœur de ne pas lutter davantage et de s'enfuir avec David, s'élanche sous les charpentes enflammées et croulantes. Olivia la sauve. Ce sinistre qui aurait pu avoir sur la famille Linden les effets les plus désastreux, éclaire au contraire sa lanterne.

Henry accompagne Olivia en voyage. Revenu de son égarement, David reconnaît en Judy la compagne idéale. Hanna se reproche sa dureté, ses préjugés et le reste.

Joan Crawford joue sans démentir cette ensorceleuse dont le charme sans trace de perversité et la grâce élégante agissent à son insu. Le film vaut surtout par sa présence et par le tact et la mesure qu'il emploie à disséquer le cœur d'une famille et les rapports entre eux de ses différents membres. On sent exactement ce que le caractère de chacun met dans la balance définitive. Il est suffisant qu'Henry Linden estimât un peu moins sa femme et un peu plus sa sœur, que Judy cultivât la haine en place de ce goût à gratter sa plaie pour l'envenimer, de ce besoin romantique et touchant de sacrifice, qu'Olivia usât d'une pointe de coquetterie, que la sœur aînée avalât ses insinuations et David sa déclaration pour que le dénouement normal de leur malaise épousât une autre forme.

La mise en images du développement sacrifié de temps en temps aux mem-

LE PÈRE LEBONNARD

Le père Lebonnard, ancien horloger ayant fait fortune, est demeuré simple, tandis que sa femme ne rêve que de mondaineté et pousse son fils, Freddy, à épouser Bianca, la fille du marquis de Rocafort, leur voisin.

Elle nourrit un projet identique pour sa fille Mariella, mais celle-ci aime le docteur Andréolaud, type du savant désintéressé et apôtre. Lebonnard commence par s'opposer au mariage de Freddy et de Bianca, car il s'est rendu compte qu'en le favorisant, le marquis poursuit un but intéressé ; mais devant l'amour des jeunes gens, il consent à revenir sur sa décision. De son côté, M^{lle} Lebonnard découvre que son mari n'ignore rien des torts que, plus jeune, elle a eus envers lui et, touchée de ce fait, consent au mariage de Mariella et d'Andréolaud.

Film plein de finesse et de gaieté où l'émotion a également une large part. Il se déroule dans un cadre magnifique. L'interprétation de Eugénie dans le rôle du père Lebonnard, est excellente. L'ensemble est rendu agréable par les beaux extérieurs et un accompagnement musical très heureusement réussi.

C'est une production saine qui met habilement en valeur l'idée que seul le travail assure le bonheur. Il n'y a de réserves à formuler que pour deux situations délicates, discrètement traitées.



Une scène du « Chien des Baskerville »



Joan Crawford, Margaret Sullivan, Fay Bainter, Melvyn Douglas, Robert Young, dans « L'Ensorceleuse »

NOUVELLES

A une dizaine de kilomètres de Los Angeles, on va construire une cité nouvelle

Et dans ces studios de cinéma, la télévision tiendra une place importante

Hollywood, capitale toute puissante du cinéma, parce qu'en perpétuelle évolution, va bientôt avoir un satellite, une espèce de sur-Hollywood, qui s'appellera « Paramount-City ».

C'est à une dizaine de kilomètres de Los Angeles, sur l'emplacement d'un ancien ranch qui sera construite la ville, reliée par un train électrique privé avec Los Angeles.

Autour des studios proprement dits,

la nouvelle ville aura un aspect des plus étranges : les rues seront groupées dans une espèce de carrefour international appelé « Streets of the World » ; chacune de ces voies sera bordée de maisons construites en « dur » dans la plupart des styles connus. Ainsi, quand l'action d'un film se déroulera dans quelque pays lointain, il n'y aura qu'à transporter les appareils de prises de vues dans la rue placée sous l'égide de ce pays.

Le confort des habitants n'est pas non plus négligé : des routes asphaltées et des souterrains permettront aux automobiles de circuler librement, et des distractions de tous ordres sont prévues : clubs, salles de gymnastique, piscines, courts de tennis, etc... Il y aura même un commissariat de police, un bureau de poste et tout ce qui est nécessaire à une grande ville moderne.

Mais ce qu'on pourrait considérer comme la chose essentielle, ce ne sont pas ces aménagements extérieurs, mais les

studios proprement dits qui comportent 26 plateaux de prises de vues, un aménagement particulièrement efficace d'insonorisation et surtout ; des installations de télévision entre les plateaux, les bureaux, les cabines du son, les laboratoires, etc...

Noël-Noël recommence « Le plancher des vaches »

Noël-Noël recommence les prises de vues du film *Le plancher des vaches*, qui avait été détruit dans l'incendie des laboratoires de Saint-Cloud, il y a quelques mois.

L'auteur-dialoguiste, principal interprète, a réuni de nouveau, à Cannes, la troupe qui avait tourné la première version : Betty Stockfield, Simone Mareuil, Georges Péclet, Pauline Carton, Léon Bay, Génin, Charles Lemontier, Argentin et Raymond Cordy.



Wendy Barni dans « Le chien des Baskerville »

LE CHIEN DES BASKERVILLE

Cette pierre de touche auprès du public nous montre bien que certains sujets sont imprévisibles ou qu'au moins ils ont la vie dure, tel le film policier. A ce propos, une petite étude s'impose sur son meilleur style de présentation.

Je ne pense pas que la formule du *Captaine Benoit* soit la bonne, qui mêle une affaire d'espionnage à rebondissement et un mariage amoureux. Le couple amoureux est passé dans les mœurs et doit figurer, mais il ne doit pas faire l'atmosphère.

Le détective meneur de jeu à la manière de feu Warner Oland me paraît être une condition nécessaire. Il en est une autre, pas indispensable, mais dont l'importance est grande : l'action doit se passer en Angleterre. Les Charlie Chan (Warner Oland) nous ont promènes un peu partout dans le vieux et le nouveau monde, parce que seule une question de méridiens pouvait renouveler des aventures posées d'une manière identique. Ce sont les cadavres de la banlieue londonienne, comme toujours généreusement distribués, qui ont remporté le plus grand succès. Les Chinois se classent en second.

Je ne sais pas s'il faut en accuser la présence de Scotland Yard, la « pureté de poils » légendaire, les histoires précaires nationales de fantômes et de vampires qui se racontent et qui hantent cinquante pour cent de la littérature anglaise, mais Londres et d'autres contrées de la Grande-Bretagne, spécialement l'Ecosse, sont des terrains préparés pour y faire éclore les péripéties mystérieuses.

Tiré d'un roman du célèbre Conan Doyle, *Le chien des Baskerville*, la production américaine que nous venons de voir s'appuie fortement sur le site qui sert de cadre à l'histoire.

Cette lande de Dartmoor, sinistre et brumeuse, s'étend dans le comté de Devonshire, hérissée de pierres levées et de dolmens. Rien qu'à la voir, on soupçonne maudite la famille dont elle fut le berceau, ces Baskerville, morts tous en des circonstances étranges. La légende veut que les héritiers soient victimes d'un chien fantastique au nom d'un crime commis par leur ancêtre Hugo.

Le jeune Henry Baskerville, dernier descendant de la lignée, arrive du Canada pour prendre possession de son domaine. Craignant pour sa vie, un vieil ami le met sous la protection du célèbre détective Sherlock Holmes et de son ami le docteur Watson.

L'enquête avance sans que nous nous en apercevions. Tous les gens ont des mines inquiétantes. On voit des signaux dans la nuit, des ombres dans la lande, on entend un chien hurler. Rien n'a été négligé pour égarer les suspicieux et pour faire naître les frissons. Le public est très sensible à cette mise en scène. Il ne s'y laisse pas prendre s'il a un tant soit peu d'entraînement, mais il la recherche.

L'explication définitive de Sherlock Holmes est très simple. Comme cet homme est intelligent et comme nous sommes sots ! Indirectement héritier du domaine des Baskerville, John Stapleton son voisin a ramené la vieille légende et lâché un danois féroce sur les traces de sir Henry. La bête est tuée par Sherlock Holmes et l'auteur de la machination arrêté par ses soins.

Entièrement construite en studio, la lande fait mystérieux et souhait. Du brouillard qui stagne on s'attend à voir surgir des elfes, comme tournent des portes secrètes dans le manoir des Baskerville.

S. Lanfield, le metteur en scène, a réalisé un bon travail. Richard Greene en lord Henry, Basil Rathbone en Sherlock Holmes, Nigel Bruce en docteur Watson, John Carradine en majordome inquietant et Wendie Barrie en fiancée, forment un groupe homogène. Leur interprétation est très naturelle.

Miss Cinémond 1939

Antonette Ferlay, jeune fille de dix-sept ans qui va encore au lycée, vient d'être élue, après une compétition extrêmement disputée, *Miss Cinémond 1939*. Les plus grands metteurs en scène de France : Jean Renoir, Julien Duvivier, Jean Benoît-Lévy, Léon Mathot, Marcel Carne, qui faisaient partie du jury, l'ont désignée comme une future vedette. Elle en a déjà l'ambition, l'intelligence ouverte et l'extrême photogénie : demain dira si elle en a le talent, car elle va tourner ces jours-ci pour différents grands rôles plusieurs bouts d'essai.



Une jeune actrice française, Madeline Solygn



Jeanne Provost et Madeleine Solagn dans « Le Père Lebonnard »



Antonette Ferlay

Vertical text on the right edge of the page, including various small notices and advertisements.